

LEXICON PHILOSOPHICUM

International Journal for the History of Texts and Ideas

PASQUALE MARINO

Le concept du vivant chez Leibniz à la lumière de la controverse avec Stahl et d'autres textes contemporains

ABSTRACT: This paper addresses the metaphysics of the living in Leibniz's thought between 1709 and 1711, aiming to show that it must be conceived in hylomorphic terms through the distinction organic-vital, although Leibniz revisits the semantics of the *animatum* and the actuated through the doctrine of pre-established harmony.

KEYWORDS: Leibniz; Stahl; Organism; Hylomorphism; Pre-established Harmony

1. INTRODUCTION : MÉTAPHYSIQUE DU PERCEVANT ET MÉTAPHYSIQUE DU VIVANT

L'objectif de cette intervention est de montrer qu'entre 1709 et 1711 Leibniz a une conception du vivant largement inspirée par une forme d'hylémorphisme¹ même si elle est déterminée par la doctrine de l'harmonie préétablie, en dépit du fait que dès les premiers mois de 1706 Leibniz présente à De Volder une conception de sa métaphysique de la substance plus en termes de métaphysique du percevant que de métaphysique du vivant. Par métaphysique du percevant, nous entendons une conception qui restreint la substance à la monade douée de perception et d'appétition, avec la réduction conséquente des phénomènes matériels à des représentations congruentes et coordonnées des monades elles-mêmes. Cette métaphysique du percevant représente pour Robert M. Adams ce qu'il appelle l'idéalisme, raison pour laquelle il affirme que Leibniz est le premier phi-

1. La forme d'hylémorphisme auquel je fais référence est celui formulée par Leibniz lui-même déjà dans la correspondance avec Damaris Masham, où il écrit que l'âme et le corps sont toujours conjoints : « [...] les ames ou formes sans les corps seroient quelque chose d'incomplet ; d'autant qu'à mon avis, l'ame n'est jamais sans animal ou quelque chose d'analogique » (A II, 4, 260) ; mais le corps n'est pas un être substantielle : « [...] les corps ne pouvant pas même estre des substances à proprement parler, puisque ce sont tousjours des assemblages ou resultats seulement des substances simples ou de veritables monades qui ne sauroient estre étendues, ny par consequent, des corps. De sorte que les corps supposent les substances immatérielles » (A II, 4, 325). Il existe toutefois une différence entre l'hylémorphisme de la métaphysique des substances composées proposé par Daniel Garber et notre interprétation. En effet, alors qu'il insiste sur la caractéristique de contenance des substances corporelles étendues à l'intérieur d'autres substances étendues, l'hylémorphisme réformé par Leibniz repose sur la relation métaphysique que chaque monade entretient avec les autres, basée sur le principe de raison suffisante, dont l'emboîtement physique n'est qu'un reflet en termes mécaniques.



losophe idéaliste de l'histoire.² Une telle métaphysique du percevant (ou idéalisme) est construite dans la correspondance avec De Volder³ à travers deux réductions : 1) la réduction de la substantialité au modèle de l'*ego* en tant qu'entité simple et indivisible ; 2) la réduction de la force motrice au plan des forces dérivatives, c'est à dire au plan des phénomènes. On retrouve ces mouvements dans les deux passages suivants :

Je tiens pour indivisible ou Monade parfaite, la substance même, douée de puissances primitives active et passive, tel le Moi ou quelque chose de semblable, ce qui n'est pas le cas de ces forces dérivatives qu'on trouvera continuellement différentes. Et si rien de *vraiment un* est présent, toute chose véritable sera supprimée. Les forces qui naissent de la masse et de la vitesse sont dérivatives et s'appliquent aux agrégats et aux phénomènes. Et quand je parle de la force primitive qui demeure, je ne comprends pas la conservation de la puissance motrice totale dont il a été question autrefois entre nous, mais l'Entéléchie exprimant avec toute une autre toujours cette force totale. Et assurément, les forces dérivatives ne sont que des modifications et des conséquences des primitives.⁴

Premièrement, « le Moi ou quelque chose de semblable » est considéré l'exemplification de la substance et les forces primitives sont identifiées avec l'activité et la passivité de l'*ego* lui-même ou de quelque chose d'analogue, c'est-à-dire avec ses perceptions distinctes et ses perceptions confuses. Leibniz souligne en second lieu que la conservation de la puissance motrice totale est autre chose que l'entéléchie qui l'exprime, en distinguant ainsi un plan physique par rapport à un plan métaphysique. Le second mouvement de réduction consiste précisément à faire de la puissance motrice une force dérivative, phénoménale.⁵ En d'autres termes, la seconde réduction rend la force motrice une entité semi-mentale,⁶ tandis que l'entéléchie est internalisée.⁷ Par métaphysique du vivant, nous entendons une conception de la substance comme constitution harmonique de monades dotées d'un corps organique. Cette conception est déjà présente dans la correspondance avec De Volder dans un passage très célèbre :

Je distingue donc 1) l'Entéléchie primitive ou Ame, 2) la Matière, à savoir la matière première, ou puissance passive primitive, 3) la Monade complète avec ces deux choses, 4) la Masse ou matière seconde, ou Machine organique, à laquelle concourent d'innombrables Monades subordonnées, 5) l'Animal ou substance corporelle, que la Monade dominante sur la Machine fait Un.⁸

2. Adams 1994 : 217-218.

3. Pour une reconstruction du contexte de la correspondance : Leibniz 2013 : xxiii-ci.

4. A II, 4, 133-134 = Leibniz 2016a : 227-228.

5. A II, 4, 309 = Leibniz 2016a : 257-258.

6. Leibniz sera plus explicite dans la correspondance avec Des Bosses : « Talem materiam, id est passionis principium perstare suaeque Entelechia adhaerere intelligimus, atque ita ex pluribus monadibus resultare materiam secundam, cum viribus derivatis, actionibus, passionibus, quae non sunt nisi entia per aggregationem, adeoque semimentalia, ut Iris aliaque phaenomena bene fundata » (GP II, 306).

7. À cette perspective s'oppose Arthur 2018 : 228.

8. A II 4 135 = Leibniz 2016a : 228-229.

Ce passage constitue la pierre de touche de toutes les interprétations contemporaines de la métaphysique de la substance chez Leibniz. Pour Pauline Phemister, il représente la persistance d'une conception de la substance corporelle même dans le Leibniz monadologique, tandis que pour Daniel Garber, il est le manifeste de la nouvelle métaphysique monadologique de Leibniz, dans laquelle il n'y a plus de substances corporelles composées d'autres substances corporelles, propres à la correspondance avec Arnauld, mais s'affirme une métaphysique minimale faite uniquement de monades avec leurs perceptions et leurs appétitions.⁹ Nous tenterons de reconstruire certaines positions utiles à notre propos dans cette vaste littérature et d'en vérifier les limites.

1.1 Interprétations autour de la substance corporelle

Robert M. Adams élabore un modèle proposant trois alternatives possibles à Leibniz pour concilier son idéalisme et une théorie des substances corporelles : la conception à deux substances, l'interprétation aristotélicienne à une substance et la théorie de la monade qualifiée.¹⁰ Notre interprétation de la métaphysique du vivant s'écarte de la *two-substance conception* proposée par Adams que de l'identification de la monade à la substance corporelle elle-même, thèse défendue par Pauline Phemister.¹¹ La conception à deux substances est à rejeter parce qu'elle introduit un dualisme entre substance simple et substance composée. L'application de la distinction suarézienne entre matière et forme, en tant qu'actes substantiels incomplets, s'accorde mal avec le fait que l'âme, compte tenu de ses propriétés, est une substance au sens plein du terme, comme l'écrit Leibniz dans la correspondance avec Damaris Masham où il écrit que l'âme est « Estre simple douée d'Action et de Perception ».¹² La théorie des deux substances d'Adams est donc inconciliable avec les affirmations de Leibniz selon lesquelles le corps organique ne coïncide pas avec la substance corporelle car, en tant que matière seconde, il est un composé de substances et non une substance unique, et donc un agrégat. D'un autre côté, la thèse de Phemister implique que la monade, identifiée avec la substance corporelle, a des organes, c'est-à-dire des parties, ce qui contredit l'indivisibilité de la monade. En outre, l'interprétation de Phemister considère la monade et son corps comme deux aspects (à la Spinoza ?) de la substance corporelle, mais, encore une fois, il faut noter la distinction métaphysique entre âme et corps : l'une est une substance, l'autre n'est qu'un agrégat.¹³ Michel Fichant a proposé une ontologie à trois niveaux pour la métaphysique du vivant :

9. Garber 2009.

10. Adams 1994 : 265-274. Reprenant le langage de la scolastique, et en particulier celui de Suárez, Adams estime que Leibniz soutient la conception à deux substances et interprète la monade comme une substance incomplète, tandis que la substance corporelle serait la substance complète.

11. Phemister 2005 : 133.

12. A II, 4, 220.

13. Voir la note 1.

Ainsi s'esquisse, comme une des possibilités pour la Thèse monadologique de rejoindre la description la plus rigoureuse de la réalité, une ontologie à trois niveaux : ceux de la monade, du pur agrégat sans unité réelle, et, entre le deux, du substantié, ou substance corporelle, ou machine de la nature. On ne saurait réduire la dernière métaphysique de Leibniz à la seule confrontation duale de la monade et de ses phénomènes.¹⁴

Fichant identifie la substance ou la machine organique à la substance corporelle, ce qui crée un dualisme entre la substance simple qu'est la monade et la substance corporelle que serait la machine organique. Nous estimons que la machine organique n'a pas de substantialité en dehors de celle que lui confère la monade, que Leibniz appelle, dans sa controverse avec Stahl, *actuatrix*. La machine de la nature, en tant que matière seconde, est dépourvue d'unité véritable, mais elle possède autant de réalité que celle qui lui vient de ses composants ;¹⁵ c'est pourquoi un corps organique, qui possède une finalité immanente, a plus de réalité qu'un tas de pierres, car ses parties agissent de concert, mais tous deux ont une unité purement mentale, à moins que, dans le cas du corps organique, on n'y ajoute une substance simple.¹⁶

2. LE LEXIQUE DU VIVANT : ORGANIQUE ET ANIMÉ COMME STRUCTURE ET FONCTION

Il convient de noter que la monade est une entité qui s'exprime intérieurement par la perception et l'appétition et extérieurement par les mouvements et les forces dérivatives, et qu'elle a donc besoin d'un corps organique.¹⁷ Il serait plus correct de dire que l'action externe de la monade est la force dérivative.¹⁸ En 1711 encore, la substance corporelle est invoquée lorsqu'il s'agit de mettre en lumière le vivant du point de vue structurel et sans perdre la substantialité que garantissent la perception et l'appétition.¹⁹ Mais la matière seconde n'était-elle pas, selon le schéma à 5 niveaux de la lettre à De Volder du 20 juin 1703, un concours de monades, c'est-à-dire de substances simples et non de substances corporelles ? L'opposition n'est qu'apparente car, comme le précise le passage de la lettre à Bierling du 12 août 1711, chaque corps organique a sa monade correspondante selon la structure hylémorphique, de sorte qu'un corps organique est associé à l'entéléchie dominante. Le concept de corps organique est lié à celui de partie, et en particulier de parties hiérarchiquement incluses les unes dans les autres.²⁰ Le concept de monade dominante est lié à la notion d'actualisation.²¹ Ainsi, tout ce qui

14. Fichant 2005 : 54.

15. Voir Levey 2007 : 61-106

16. En ce sens, Fichant 2003 : 19 correctement observe : « [...] pour qu'il y ait substance corporelle, il faut que cette fonction unificatrice rencontre, comme condition de son exercice, un ensemble physique structuré comme une machine de la nature ».

17. GP VII, 329 = Leibniz 1991 : 148.

18. *Ad XXI/4* = Leibniz 2004 : 129.

19. GP VII, 501-502.

20. Voir Smith 2011 : 107.

21. Voir Pasini 2011 : 93.

est organique a des parties, mais tout ce qui est vivant n'est pas organique, puisque la monade est vivante et dépourvue de parties. L'*organicum* n'identifie pas la réalisation d'un corps organique dans un être vivant, c'est l'*animatum* et tout le champ sémantique hylémorphiste qui lui est associé (*actuare*, *actuatum*, etc.) qui indiquent cette réalisation par une monade dominante. L'exemple du cœur explanté que Leibniz présente dans la controverse avec Stahl le confirme. Leibniz affirme qu'il n'est pas nécessaire de supposer un élément unique vivifiant du cœur à partir du fait qu'il continue de battre pendant quelques instants après avoir été explanté. Un *nudus mechanismus* constitué d'esprits animaux suffit à justifier ce mouvement.²² S'il est vrai que le cœur n'est pas un corps organique, il n'est pas dépourvu de corps organiques. En termes techniques, il s'agit d'un *aggregatum*, un interstice métaphysique qui contient des corps animés, *corpora animata*, *corpora actuata* ou *corpora organica completa*. Un corps organique est un corps animé uniquement grâce à la présence d'une monade dominante qui implique la perception et l'appétit. Peu après, Leibniz précise en effet que le corps organique en soi n'a ni perception ni appétit.²³ L'absence de perception et d'appétit centralisés rend le corps organique non substantiel. En passant du côté de l'*animatum/actuatum*, on constate que dans le texte de la réplique XVII, Leibniz parle de *monas actuatix*.²⁴ Si le domaine sémantique de l'organique appartient à celui de l'organisé en parties, celui de l'animé appartient à celui de la perception et de l'appétit.

3. HYLÉMORPHISME ET HARMONIE PRÉÉTABLIE

Dans la controverse avec Stahl, Leibniz estime que la monade dominante ou l'âme actualise le mouvement des organes, comme dans l'exemple spécifique du cœur explanté : « Mais j'ai ajouté un argument plus spécial en montrant la présence d'un mouvement dans le cœur, quand il n'est plus actualisé (*actuatur*) par l'âme de l'animal ». ²⁵ L'harmonie préétablie réalise l'actualisation hylémorphique du corps organique à travers une monade actualisatrice. Dans l'univers leibnizien il n'y a pas d'autres relations que celle d'expression dont la perception est un cas.²⁶ Donc la relation d'actualisation doit se donner en termes de perceptions et appétitions qui sont les seules activités des monades. Puisque, comme Leibniz l'observera dans la *Monadologie* §51 et dans la correspondance avec Des Bosses,²⁷ chaque monade est accordée à toutes les autres selon leurs prétentions, le principe qui régit la relation d'actualisation est le principe de raison suffisante.

22. *Ad XVII/17* = Leibniz 2004 : 137.

23. *Ad XVII/ 27* = Leibniz 2004 : 139.

24. *Ad XVII/16* = Leibniz 2004 : 135 (tr. fr. modifiée).

25. *Ad XXXI/1* = Leibniz 2004 : 143 (tr. fr. modifiée). Stahl avait refusé l'existence d'esprit vital dans les corps organique, en considérant que l'âme n'a pas besoin d'intermédiaire pour agir sur son corps. Voir Leibniz 2016b : 189, 191.

26. Voir la correspondance avec Arnauld : A II, 2, 240.

27. « Substantia agit quantum potest, nisi impediatur; impeditur autem etiam substantia simplex, sed naturaliter non nisi intus a se ipsa. Et cum dicitur monas ab alia impedi, hoc intelligendum est de alterius repraesentatione in ipsa. Autor rerum eas sibi invicem accommodavit, altera pati dicitur, dum ejus consideratio alterius considerationi cedit » (GP II, 516).

Il régit la communication idéale entre les monades : la monade dominante rend compte des modifications internes qui se produisent dans les monades subordonnées, lesquelles ont besoin de se référer à elle pour rendre compte de leurs modifications. Donc l'actualisation ne se réalise pas à travers le modèle aristotélicien de l'acte et de la puissance – l'âme comme εἶδος σώματος φυσικοῦ δυνάμει ζῶν ἔχοντος²⁸ – mais à travers la relation de dominance et de subordination entre une monade dominante et un ensemble de monades subordonnées, chacune dotée de son propre corps organique, c'est-à-dire à travers l'harmonie préétablie. L'entéléchie primitive chez Leibniz n'est pas l'accomplissement d'un statut potentiel qui est saisi et compris par la définition d'une certaine entité, mais une projection infinie de puissance perceptive et appétitive qui peut atteindre l'état de torpeur de la monade nue, mais qui ne s'éteint jamais complètement. Il y a là une autre différence fondamentale avec Aristote. Comme le note Enrico Berti à propos de l'hylémorphisme d'Aristote :

La forme n'est pas une « partie » du composé, mais c'est la manière dont ses parties sont disposées, l'ordre dans lequel elles se trouvent, et, si le composé en question est un organe, cet ordre est en fonction d'une activité, c'est-à-dire qu'il s'agit précisément d'une fonction.²⁹

Pour Leibniz, la forme n'est pas une disposition ou un ordre de parties et, comme il le fait remarquer dans sa correspondance avec Arnauld, pas même « le concours à un même dessein »³⁰ ne suffit pas à former une substance ; tout au plus définit-on ainsi une machine, comme le corps, la machine organique. Il faut un être doté de perception et d'appétit pour qu'il y ait une substance, le reste n'est qu'agréat. Pour reprendre le fil de la discussion sur la comparaison avec l'interprétation suárezienne d'Adams, on peut dire que Leibniz est aristotélicien-thomiste dans sa conception de la monade, car il précise qu'il ne peut y avoir de monade qui ne possède pas de matière première ou de puissance passive primitive, tout comme Aristote³¹ et Thomas d'Aquin³² estiment qu'il n'y a pas de matière pure sans une forme qui l'actualise. Le problème le plus ardu se pose si l'on compare la conception leibnizienne du corps organique ou de la matière seconde, car dans ce cas entre en jeu l'adage *ex duobus entibus in actu non fit unum per se*. En effet, comment peut-on faire d'une multiplicité d'entités différentes, telles que les monades, un *unum per se* ? Comme on le sait, Suárez, face à la question de l'actualité de la matière et de la forme, introduit un *modus unionis* pour résoudre le problème ; Leibniz, en revanche, élabore, comme nous l'avons montré, la doctrine de la dominance qui n'est autre qu'une forme d'harmonie préétablie entre toutes les monades qui instituent métaphysiquement le corps organique comme un ensemble hiérarchique de fonctions. Et c'est le principe de raison suffisante qui institue et régit cette hiérarchie. Ce n'est qu'à la fin de son parcours philosophique, dans la dernière partie de sa correspondance avec

28. Arist. *De an.* 412a20.

29. Berti 2011 : 173 (ma traduction).

30. A II, 2, 185.

31. Arist. *Metaph.* IX 8.1050a15-16.

32. S. Thomas I q. 7 a. 2 ad. 3.

Des Bosses, que Leibniz tentera d'introduire un *vinculum substantiale* qui lie toutes les monades en une unité composée.

ABRÉVIATIONS

A = G. W. Leibniz, *Sämtliche Schriften und Briefe*, Darmstadt & Leipzig & Berlin, Akademie Verlag, 1923-.

GP = *Die philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, hrsg. von C. I. Gerhardt, 7 vols., Berlin, Weidmann, 1875-1890; repr. Hildesheim, Georg Olms, 1978.

RÉFÉRENCES

- Adams, R. M. 1994. *Leibniz: Determinist, Theist, Idealist*, New York, Oxford University Press.
- Arthur, R. T. W. 2018. *Monads, Composition, and Force: Ariadnean Threads through Leibniz's Labyrinth*, Oxford, Oxford University Press.
- Berti, E. 2011. "L'ilemorfismo da Aristotele a oggi", *Rivista di Filosofia Neo-Scholastica*, 103/2, pp. 173-180.
- Duchesneau, F. 2010. *Leibniz. Le Vivant et l'Organisme*, Paris, Vrin.
- Garber, D. 2009. *Leibniz: Body, Substance, Monad*, Oxford, Oxford University Press.
- Fichant, M. 2003. "Leibniz et les Machines de la Nature", *Studia Leibnitiana*, 35/1, pp. 1-28.
- Fichant, M. 2005. "La constitution du concept de monade", in *La monadologie de Leibniz*, éd. par E. Pasini, Paris, Mimesis, pp. 31-54 ("Itinéraires philosophiques = Itinerari filosofici").
- Leibniz, G. W. 1991. *Commentatio de anima brutorum, 1710*, tr. fr. par Chr. Frémont, *Corpus*, 16-17, pp. 145-51.
- Leibniz, G. W. 2004. *La controverse entre Stahl et Leibniz sur la vie, l'organisme et le mixte: doutes concernant la vraie théorie médicale du célèbre Stahl, avec les répliques de Leibniz aux observations stahliennes*, tr. fr. par S. Carvallo, Paris, Vrin.
- Leibniz, G. W. 2016a. *Leibniz De Volder Correspondance*, tr. fr. par A.-L. Rey, Paris, Vrin.
- Leibniz, G. W. 2016b. *The Leibniz-Stahl Controversy*, ed. by F. Duchesneau and J. E. H. Smith, New Haven, Yale University Press ("The Yale Leibniz").
- Levey, S. 2007. "On Unity and Simple Substance in Leibniz", *Leibniz Review*, 17, pp. 61-106.
- Nachtomy, O. 2007. *Possibility, Agency, and Individuality in Leibniz's Metaphysics*, Dordrecht, Springer.
- Pasini, E. 2011. "The Organic versus the Living in the Light of Leibniz's Aristotelianisms", in *Machine of Nature and Corporeal Substances in Leibniz*, ed. by O. Nachtomy and J. E. H. Smith, Dordrecht, Springer, pp. 81-94.
- Phemister, P. 2005. *Leibniz and the Natural World: Activity, Passivity and Corporeal Substances in Leibniz's Philosophy*, Dordrecht, Springer.
- Smith, J. E. H. 2011. *Divine Machines: Leibniz and the Sciences of Life*, Princeton, Princeton University Press.

Leibniz's Concept of the Living in Light of the Controversy with Stahl and Other Contemporary Texts

Pasquale Marino

Independent Scholar

pasmarn@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-7396-1334>